

TOURMENTS

de Anne STIEN

Je les aperçus de loin. La foule était dense. L'une des deux personnes marchait en s'aidant d'une canne blanche. Son regard flou et désorienté n'était pas masqué par des lunettes noires. Des cheveux courts, d'un blond clair, encadraient son visage aux traits aigus. Elle trébuchait, posant le pied devant elle d'une manière incertaine.

Elles stationnèrent devant le manège. C'était un vieux modèle avec le pompon à décrocher qui se balançait en l'air, sautillant à chaque tentative de prise en mains. La marionnette ressemblait à l'effigie de Pinocchio, bien connu pour son nez révélateur de mensonges, Personne n'aurait voulu ressembler à ce petit garçon bien embarrassé par cet étrange phénomène. Cependant, tous les bras se tendaient vers la marionnette qui avait plus d'un tour dans son sac. Elle ne se laissait pas attraper facilement.

Le manège s'arrêta. Les jeunes filles s'installèrent dans un petit avion rouge et blanc à deux places. Elles avaient laissé la canne au guichet. Je regardais la jeune aveugle. L'excitation colorait ses joues pâles. Elle riait en se balançant tandis que sa compagne attachait sa ceinture. Je les observais attentivement, me demandant quel était le lien qui les unissait. Elles ne se ressemblaient guère. Je présumai qu'il s'agissait de deux amies liées par un destin commun. Une façon romantique de voir les choses. Cependant, j'étais loin de me douter que, quelques années après, je rencontrerai l'une d'elles au cours d'une réception.

Lorsque je fis réellement la connaissance de la blonde Irina, je mis un certain temps à situer ma première rencontre. Où donc était-ce ? La scène de la fête foraine ne me revint qu'après coup. J'entendis à nouveau les flons-flons de la musique qui couvraient le rire en cascade de la jeune fille. Mon inquiétude s'était matérialisée lorsque je l'avais vue se pencher par-dessus-bord d'une façon inconsidérée. Sa tête ballotait. Elle se livrait toute entière aux sensations que procuraient les variations d'altitude.

Je revins sur terre lorsqu'elle me questionna sur ma profession d'écrivain. Ses interrogations étaient pertinentes. Elles sortaient de l'ordinaire. Je me rendis compte qu'elle avait ce petit quelque chose en plus qui marquait l'esprit. Nous discutâmes de longs moments. C'était un peu sérieux. Nous allâmes dans un endroit plus discret. Son handicap visuel n'était pas gênant, dans la mesure où ses yeux paraissaient presque normaux. A peine plus délavés que la moyenne, ils étaient très mobiles, flottant dans un univers secret. Je tombai amoureux immédiatement.

Je pérorais, un verre à la main, sur les joies de la création littéraire, ponctuant mon discours d'anecdotes truculentes. Je lui racontai une mésaventure récente survenue au cours de mon voyage en bateau à destination de Stromboli. J'avais une prédilection pour le cinéma italien, celui du néo-réalisme, parfaitement illustré par les grands réalisateurs de l'époque, Vittorio de Sica, Luchino Visconti et surtout Roberto Rossellini. L'éruption du volcan était restée très vive dans mon esprit après avoir vu le film qu'interprétait dans « Stromboli » la magnifique actrice, Ingrid Bergman. J'étais fasciné par ce cinéma, cette façon unique de traiter des sujets graves. La puissance d'évocation que les images suscitaient avait révolutionné le septième art.

Rêveur enthousiaste, j'avais à peine mis un pied sur l'île, qu'un grondement venu des profondeurs terrestres éclata. Apeurés, les voyageurs étaient retournés sur le bateau qui devait appareiller sous peu. Je ne désirais pas suivre le mouvement. Je partis seul pour rejoindre le village en surveillant les fumerolles du volcan. Je me sentais exalté, prêt à affronter tous les dangers. Mon héroïsme fut mis en pièce lorsque je constatai que le village était vidé de ses habitants. Seul un vieil homme assis sur une chaise branlante regardait la montagne en fumant sa pipe. Il m'adressa la parole dans un dialecte incompréhensible en hochant la tête d'un air sentencieux. Je décidai de rester à ses côtés en attendant les événements. La population s'était repliée vers l'île voisine. Une armada de bateaux avait sillonné la mer lors de l'évacuation toute récente. Le vieil homme me raconta toutes les histoires et légendes de Stromboli. Je finis par saisir quelques mots souvent répétés. Et je lui donnais la réplique. Ce fut un moment inoubliable. Par bonheur, le volcan se calma au bout de plusieurs heures.

Mon récit plut à Irina. L'hilarité nous gagna et renforça notre complicité. Lorsqu'elle éclatait de rire, inclinant en arrière son long cou, veiné de bleu, elle avait un mouvement de tête très particulier qui donnait une impression de houle. Et toujours ses yeux bleus si clairs qui se posaient à peine sur moi. Cela me donnait le tournis. Je lui demandai si elle aimait toujours autant les fêtes foraines. Elle répondit par la négative, avec l'air d'une petite fille privée de dessert.

Soudain, elle m'embrassa avec fougue. Nos têtes se heurtèrent et je faillis tomber à la renverse. Sur ses joues pâles, coulaient des larmes. Je la pris dans mes bras. Elle pleura un long moment, avec des sanglots réprimés. Plus tard, dans la nuit, lorsque les premières lueurs du jour apparurent, elle me raconta son histoire.

Sa famille avait disparu à Zebreniska. Peu avant le massacre, un soldat serbe avait arrêté le bus de l'infamie où ses frères et sœurs ainsi que sa mère étaient assis, serrés les uns contre les autres. Avec un comparse, il l'avait traînée par les cheveux hors du car. Le nez collé aux vitres sales, les occupants terrorisés avaient assisté, impuissants, au déshabillage brutal puis aux viols successifs. Ensuite ils avaient uriné sur son corps couvert d'hématomes et l'avait forcée à se prostituer pendant des mois, enfermée dans un blockhaus obscur habité par d'énormes rats. Elle les avait tués de ses propres mains. Ainsi elle avait pu dormir sans être attaquée par leurs dents acérées.

Après un temps infini, des partisans la libérèrent et la firent passer en Suisse. Elle y fut soignée mais sa rétine avait été atteinte par le manque de lumière. Elle était aveugle. Au début, elle s'était révoltée et battue, consultant les meilleurs spécialistes grâce à une association pour immigrants. On ne lui donna pas la pilule. Il fallait accepter et s'en accommoder. Peut-être un jour... lui avait-on laissé espérer. Elle se réfugia en France, heureuse de quitter ce pays d'accueil, lisse et monotone. Elle avait fait une demande en bonne et due forme et avait obtenu rapidement satisfaction.

C'est à ce moment-là que je l'ai vue pour la première fois. Il y avait une brocante et une fête foraine dans le village où demeuraient mes parents. Je ne sais encore aujourd'hui si je dois révéler cet instant ou le haïr. Notre rencontre allait déterminer le sens de ma vie. J'étais loin de m'en douter.

Sa voix était comme une caresse mélancolique. J'écoutais son récit avec attention. En même temps, une sorte d'effroi envahissait mon âme, au fur et à mesure qu'elle narrait ces épisodes atroces de la guerre entre la Croatie et la Serbie. La souffrance engendrée par ses traumatismes était palpable. Je ressentais ses maux, mes mains étaient glacées, mon front se couvrait d'une sueur aigre.

Cependant, grâce à sa volonté inaltérable, sa cécité était devenue pour elle un tremplin pour parvenir au dépassement de soi. Elle l'avait acceptée jusqu'au point de l'oublier en développant une capacité sensorielle extraordinaire. Je la revis souvent. Nous nous liâmes intimement. Ce fut le grand amour de ma vie, un amour inespéré, tyrannique, exigeant, bouleversant. J'étais à la fois son mentor, son père, son amant.

Je quittai mon duplex de l'Avenue Mozart pour acheter une maison dans les Yvelines. Nous nous y installâmes. Je dirigeais à l'époque une petite maison d'édition. Cela me laissait le loisir de continuer à écrire tout en ayant une activité. De son côté, elle déchiffrait pendant de longues heures des partitions musicales en braille. J'avais fait l'acquisition d'un piano droit et d'un violon. Elle avait une façon bien à elle d'effleurer cordes et touches, ce qui donnait à son interprétation, une grande sensibilité. Je répugnais à la laisser seule bien qu'elle m'en priât instamment. Elle avait renoncé à chercher un emploi. Ses journées étaient longues et solitaires. J'engageai une jeune fille au pair pour la véhiculer au cours de ses déplacements et lui tenir compagnie. Insensiblement, elle perdit l'enthousiasme qui la caractérisait. Elle s'ennuyait, cherchait un but, une voie pour échapper aux démons du passé, cauchemars récurrents, journées troublées par la résurgence de certaines scènes. La nuit, elle se débattait et criait sans raison apparente. Je l'enlaçai en lui murmurant des mots réconfortants. L'idée d'une analyse psy se fit jour et je lui en vantai les mérites. Elle y était opposée, affirmant que si elle remuait le magma de ses années de cendres, cela serait proprement suicidaire. Entre temps, elle eut des affections respiratoires de plus en plus fréquentes qu'elle qualifiait de « rhume des Carpates ». Je finis par m'en inquiéter réellement. Mais le monde médical lui faisait horreur. Elle ne consulta aucun spécialiste.

Finalement elle se découvrit une passion pour la sculpture et suivit des cours. Je fis installer un atelier d'artiste. Elle éprouva une attirance extrême pour cet art majeur. Ses mains semblaient douées d'une vie propre. Elles modelaient, tournoyant autour du sujet, palpant ici et là les contours. Irina ressentait la libération de ses tourments et traduisait cela par un acharnement névrotique en figeant, pour l'éternité, l'immonde cruauté de la guerre. Ses bustes étaient grimaçants d'épouvante. Elle avait le don de créer l'image même du déchirement, de la frayeur et du chagrin.

Elle décida d'aller à Rome pour suivre les cours d'un maître sculpteur renommé puis à Venise pour apprendre l'art des fameux masques du carnaval. Je me fis violence en la laissant partir seule. Il me semblait qu'elle me quittait pour toujours. Les mois passèrent. J'avais peu de nouvelles. Lorsque je l'appelais, sa voix était de plus en plus lointaine et faible. Irina semblait très affectée par son fameux rhume. Je sombrai dans la mélancolie, ressassant mes remords, mes déceptions, mesurant avec tristesse le vide que je ressentais en permanence. Devant le peu d'enthousiasme qu'elle montrait à ma proposition de venir la voir, j'en abandonnai l'idée avec une résignation morbide. Je compris dès lors que notre relation n'avait aucun avenir. Je vendis la maison, la mort dans l'âme. Je ne pouvais plus l'habiter sans elle. Mon amour s'était enlisé dans ce beau décor. Chaque jour qui passait, chaque nuit solitaire, chaque moment d'angoisse me renvoyaient son visage lisse et l'éclat de son rire frais. Tout me parlait d'elle.

Un soir, comme je relevais mon courrier, je remarquai une lettre étrangère. Les timbres provenaient de Croatie. Je l'ouvris avec impatience. Elle était signée d'une certaine Monika ne faisant qu'une seule et même personne avec la jeune femme aperçue aux côtés d'Irina lors de la fête foraine. J'appris qu'elle avait gardé un contact avec son amie. Elles avaient été amantes pendant cette horrible guerre. Monika était infirmière. Elle avait connu Irina à l'hôpital après sa captivité en Serbie. Les lettres dansaient

devant mes yeux larmoyants. Je pleurai sans retenue en apprenant la mort d'Irina. La tuberculose avait fini par avoir raison d'elle.

Quelques années plus tard, lors d'une promenade romaine, il me sembla entrevoir la silhouette d'Irina. Etait-ce un fantôme d'amour ? Pour sacrifier à la tradition, je ne manquai pas de jeter quelques pièces, tournant le dos et levant le bras droit en arrière, dans la fontaine de Trévi. Le temps passa. Je devins de plus en plus solitaire. Parfois je croyais entendre les notes oubliées d'une sonate mais ce n'était que l'écho ténu d'un amour moribond.